Des soldats exhibent fièrement une fausse vache.

[La naissance du camouflage moderne]

TROMPER L'ENNEMI

La France a été la dernière puissance occidentale à adapter les uniformes de ses soldats à la guerre moderne. Mais après l'hécatombe des premiers mois de la Grande Guerre, l'armée française passe à l'avant-garde dans l'art du camouflage.

Texte : Bernard EDINGER ▪ **Photos :** Éditions Pierre de Taillac

En août 1914, l'armée française est montée au front avec les mêmes pantalons rouges qui habillaient ses troupes depuis 1829. Les Allemands, qui tiraient sur ces cibles faciles, étaient déjà vêtus de tenues *feld-grau* de couleur gris-vert, tandis que nos alliés britanniques étaient en kaki. Une tentative avait été faite, trois ans auparavant, pour habiller les soldats français d'uniformes de couleur réséda[1], afin de mieux les fondre dans le paysage. Une levée de boucliers accueillit ce projet. « *Le pantalon rouge, c'est la France* », déclara l'ancien ministre de la guerre Eugène Étienne. Pour le député Lambert de Sainte-Croix, abandonner le pantalon rouge « *serait renoncer à toutes nos traditions militaires. Faire la guerre en se cachant n'est pas une tradition de l'armée française. Ce serait une lâcheté* ». La timide présentation de quelques compagnies en tenue réséda lors de la revue du 14 juillet 1911 fut accueillie par les sifflets de la foule.

Après le début désastreux de la guerre où nos soldats étaient sans casque et se protégeaient parfois la tête avec leurs gamelles,

Poste d'observation dans un faux tronc d'arbre.

la France changea rapidement sa politique d'habillement. Le célèbre casque Adrian, du nom de l'intendant militaire qui les commanda, et les tenues bleu horizon équipèrent l'ensemble de l'armée à partir de 1915.

SECTION CAMOUFLAGE

Le bleu horizon avait l'avantage de se confondre avec la couleur du sol crayeux de Champagne, où la troupe s'enterrait dans les tranchées creusées sur les champs de bataille. Mais avec l'avènement de l'aviation militaire, de nombreux objectifs restaient encore vulnérables.

Lucien-Victor Guirand de Scévola, peintre et professeur à l'École des Beaux-Arts, avait été rappelé comme des millions de français. Alors âgé de 42 ans, il était sous-officier téléphoniste, affecté à une batterie d'artillerie lourde. Après que des avions allemands eurent bombardé sa pièce de 155 mm, il couvrit le canon de toiles qu'il bariola aux tons de la nature environnante et peignit le tube à la façon des peintres cubistes, de manière à « briser » sa forme rectiligne. L'idée venait du décorateur de théâtre Lucien Guingot, membre de la même unité, et qui allait fournir de nombreuses idées à Guirand de Scévola pendant la guerre. Son colonel demanda ensuite une reconnaissance aérienne qui se révéla infructueuse.

L'artiste rencontra le président de la République et le général Joffre, commandant en chef des armées, qui le recommanda auprès du général de Castelnau, son ancien chef d'état-major. Ce dernier, convaincu par les démonstrations auxquelles il assista, ordonna la création d'une section camouflage, regroupant initialement une trentaine d'artistes peintres, sculpteurs et décorateurs de théâtre. Ces derniers étaient habitués à peindre sur de grandes surfaces et connaissaient les techniques du trompe l'œil. Rapidement, les « camoufleurs » comptèrent 200 artistes qui dirigèrent les travaux de 3 000 soldats, 1 200 travailleurs indochinois et 10 000 ouvrières civiles, plus de nombreux prisonniers allemands.

LEURRES

Dans des ateliers géants, furent produits des kilomètres de toiles et de filets camouflés, et des milliers de leurres et d'objets en trompe l'œil, allant jusqu'à des fausses têtes de soldats, des faux cadavres ou des fausses vaches. Parmi les « spécialités », de faux arbres mesurant pour certains jusqu'à neuf mètres de hauteur et pesant trois tonnes, qui offraient en leur cœur la place pour deux observateurs. Les techniques du cubisme et du fauvisme[2] étaient utilisées pour déstructurer de nombreux objets, y compris des bâtiments et des navires de guerre, afin que l'on n'en reconnaisse plus les véritables formes.

De tous les projets, celui de faux objectifs en périphérie de Paris, fut incontestablement l'un des plus spectaculaires. « *Il s'agissait, pour se protéger des bombardements nocturnes, de reconstituer sur trois sites des installations stratégiques de la capitale destinées, par un jeu d'éclairage, à tromper l'aviation allemande* », explique Cécile Coutin[3], conservateur en chef au département des arts du spectacle de la Bibliothèque nationale de France. Un seul fut réalisé, simulant l'agglomération de Saint-Denis, les usines d'Aubervilliers et les gares de l'Est et du Nord. Mais achevé en septembre 1918, il n'eut pas le temps de faire ses preuves. ●

[1] Vert jaunâtre faisant référence à la plante herbacée du même nom.

[2] École de peinture du début du XX[e] siècle, qui privilégiait les couleurs par rapport au dessin.

[3] Auteur de *Tromper l'ennemi*, Ed. Pierre de Taillac et ministère de la Défense, 2012, 240 p.